

LES HISTORIENS DE LA PHILOSOPHIE connaissent ce phénomène sous le nom de révolution copernicienne. Une découverte majeure, une invention géniale, et la vision du monde change. Les concepts les mieux établis sont brutalement remplacés. Les valeurs s'inversent. Les repères auxquels on s'était habitué jusqu'à les croire naturels, éternels, sont perdus. Il faut en rechercher d'autres; et cela ne se fait pas sans douleur.

C'est à peu près ce qu'il se passe depuis deux ans dans le monde arabe, même si, en l'occurrence, c'est le Soleil qui s'est mis à tourner autour de la Terre. On peut le regretter. On ne peut pas l'empêcher. Tout au plus le retarder, non sans dommages d'ailleurs. Alors, mieux vaut sans doute s'y préparer, pour limiter les dégâts et prévenir les inévitables dérives à venir.

LA PAIX, NOUS DIT-ON, est une option stratégique. Comment, dès lors, expliquer autrement que par un inconséquent manque de pédagogie la réaction décalée qu'on a observée à l'annonce de l'assassinat de Rabin. Mais la leçon n'est pas là où l'on pense: si ces tirs de joie révèlent quelque chose, c'est l'escamotage, en regard de l'opinion publique, de la raison profonde pour laquelle on a fait de la paix une option stratégique.

Assurément, la paix, comme la guerre, ressortit à l'ordre stratégique. Ce n'est pas pour autant une option. Soyons clairs. S'il faut négocier la paix avec Israël, c'est bien parce que les Arabes, tous les Arabes — non seulement les Palestiniens, mais les Égyptiens, Jordaniens, Syriens, Irakiens, Libanais, etc. —, ont été défaits, laminés, et qu'il n'y a pas la moindre probabilité à l'heure actuelle de changer le cours des choses par des moyens militaires. Voilà bien la différence avec les lendemains de la guerre de 1948. Nulle ébullition ne se prépare, nulle renaissance ne s'annonce.

Suggérer l'inverse serait trompeur, voire criminel pour l'avenir d'une génération qui est déjà assez bien débous-solée comme cela, de Nabatieh à Tripoli et du Golfe à l'Océan. Car il y a pire que de mourir à la guerre, c'est de périr à la fin d'une guerre. Dans un combat d'arrière-garde sans espoir et sans enjeu.

Sans doute nul n'aurait pu prévoir, au lendemain immédiat de la défaite de 1948, le formidable élan qu'elle allait paradoxalement libérer. En tirer argument pour préconiser une prolongation de l'attente n'en est pas moins abu-

sif. D'abord parce que même les forces dites radicales, en l'espèce les islamistes, n'ont pas de réel projet de «confrontation». Qui peut sérieusement contester que le Hamas, pour ne parler que de lui, a moins pour enjeu de faire échec à l'autonomie palestinienne que de s'y tailler une place, si possible prépondérante? Ensuite parce que les sociétés arabes, toutes jeunes qu'elles soient encore, sont fati-

## Prendre un assassin par la main

*Si la paix n'est pas une option, elle peut devenir une chance*

guées, trop fatiguées et qu'il leur faut d'urgence un peu d'air pour se ressourcer.

EST-CE LÀ CAPITULER, comme on dit? Pas du tout. Car, si la paix n'est pas une option, elle peut néanmoins devenir une chance. Non que les promesses d'un Proche-Orient florissant doivent être prises au sérieux. Mais parce que, face à un Israël conquérant, les armes du temps de paix sont autrement efficaces que les panoplies obsolètes de chars et de missiles. Telle est sans conteste la signification première de l'assassinat de Rabin: à l'épreuve de la paix, la société israélienne se révèle déjà moins solide que la palestinienne.

Pourquoi ne pas en tirer une règle de conduite? Pourquoi ne pas se résoudre à changer de catégories mentales pour transformer en atout ce qui resterait sinon une faiblesse? Non pas oublier que le général d'en face est un assassin, mais lui tendre la main quand même parce que c'est cela qui le désarme et que, de toute façon, il finira toujours par trouver plus assassin que lui. À cette condition seulement, la révolution copernicienne au Proche-Orient sera ce qu'elle doit être: bénéfique. Alors, la Terre s'avisera peut-être de revenir tourner autour du Soleil.

*Post-scriptum qui n'a rien à voir:*

Je ne connais pas Nicole Ballan. Les rares fois où j'ai pu la voir dans des émissions de télévision, elle m'est apparue un peu trop arrogante pour être parfaitement sympathique. Pourtant, Nicole Ballan m'inspire depuis quelques semaines comme un accès de tendresse.

Non, je n'ai pas vu LE film et ne le verrai pas. Mais à la voir, elle, jetée aux chiens, on a seulement envie de dire: Laissez-la vivre! Laissez-nous vivre... Salut, Nicole.